

Enquête exploratoire réalisée en Périgord Vert, auprès d'hommes et de femmes qui ont choisi de « faire société autrement »

par Sophie Maisondieu, psychosociologue praticienne et chercheuse

Plan de la présentation orale :

1. Présentation et contexte de l'enquête exploratoire :
 - Être une psycho-sociologue dans les organisations et dans la cité.
 - Pourquoi aller faire une enquête exploratoire auprès d'hommes et de femmes qui ont choisi de « faire société autrement »
2. Descriptifs des projets : que font-ils, que font elles concrètement ?
 - 4 projets portés par des collectifs
 - 3 projets portés par des individus mais jamais seul.es.
3. Caractéristiques des trajectoires et aspirations : Pourquoi quitter la ville et choisir de s'installer dans un territoire rural ?
4. Les « facettes de transformation » des projets et leur complémentarité :
Qu'est-ce que cherchent à changer ces hommes et ces femmes ? En quoi, ielles peuvent représenter une « micro-société alternative » ?
5. Conclusion : la place du collectif et de la démocratie dans ces projets.

1. Présentation et contexte de l'enquête exploratoire.

Être une psycho-sociologue dans les organisations et dans la cité :

Je me définis comme une psychosociologue dans les organisations et dans la société, car je n'ai jamais dissocié mon métier et mes engagements citoyens. Quand j'interviens dans les organisations d'aujourd'hui, je privilégie une posture et une pratique qui facilite la pensée des personnes sur leur travail, qui interroge les dimensions du pouvoir dans les décisions prises, qui s'appuie sur le groupe en tant qu'espace de construction de l'action collective et des individus. Quand j'interviens sur le champ de la société, c'est en tant que citoyenne bénévole, dans et en dehors des institutions politiques (partis, élus locaux, collectifs citoyens) et avec des pratiques qui facilitent ce que j'appelle l'exercice de la démocratie : débats, la démocratie participative, le vivre ensemble et l'action citoyenne. J'ai choisi et me suis appropriée cette discipline des sciences humaines pour sa finalité de penser et de pratiquer ce qui permet le sujet émancipé et la démocratie. Créé dans l'après-guerre de la reconstruction, la psychosociologie explore et s'intéresse aux transformations de la société du point de vue des dynamiques subjectives et sociales, aux liens entre l'individu, les organisations qu'ils créent ou auxquelles ils appartiennent, et la société. Elle aide à comprendre la complexité de ces transformations et comment les individus les vivent et/ou peuvent agir dessus ; être des « sujets » qui s'émancipent de normes dominantes pour en créer d'autres, qui récupèrent du « pouvoir d'action » dans leur vie et pour « faire société autrement ». De ce point de vue, c'est aussi une théorie de l'action et du changement dans le sens où elle s'intéresse au Réel, c'est-à-dire aux

pratiques concrètes, à ce que les individus cherchent à transformer dans leur contexte, ainsi qu'à l'imaginaire qui les porte. Or, il y a, selon Cornélius Castoriadis, des brèches dans l'histoire qui sont des moments dans lesquels des individus essaient de se dégager des normes dominantes, de construire un autre monde avec de nouveaux savoirs et un nouvel imaginaire ; la tâche est difficile car les enjeux de transformation sont à de multiples niveaux, dans la relation de chacun. e au monde, dans les institutions, dans les collectifs, dans les rapports de domination et parce que c'est incertain.

Pourquoi aller faire une enquête exploratoire auprès d'hommes et de femmes qui ont choisi de « faire société autrement » :

En ce qui me concerne, le covid a été un déclencheur dans ma décision d'aller explorer des expériences dans lesquelles il est question du « monde d'après ». J'en connaissais les modalités et le langage, écolieux, tiers lieux, villages en transition, bifurqueurs ou transitionneurs, mais je voulais voir de plus près comment les gens font quand ils se prennent en main. J'avais aussi besoin de nourrir mon imaginaire qu'une autre société est possible et désirable dans un contexte de chaos. J'ai saisi une opportunité d'être « sur le terrain », en Périgord Vert, et de faire ce que j'ai appelé une enquête exploratrice de projets qui cherchent à concrétiser une société plus sobre, écologique, solidaire et collective. Je n'avais pas de demande d'accompagnement de la part des personnes qui les portent mais ma porte d'entrée, pour les rencontrer, a été de me présenter comme « une psychosociologue engagée », de donner mes intentions et de proposer une discussion autour de mes analyses et de mes questions, à l'issue de cette enquête.

J'ai fait 4 déplacements entre Mars et octobre 2023 pour réaliser 7 entretiens approfondis auprès de 8 personnes (dont un couple) et dans les lieux de leurs projets. Ma question amorce de ces entretiens était « *en tant que psychosociologue, j'aimerais vous entendre sur ce que vous faites dans votre projet (son but, ses origines, vos pratiques) et, dans un deuxième temps, d'où vient ce projet et votre engagement* » ? Plus qu'une enquête, ces déplacements ont été l'occasion pour moi de créer des liens, de partager mes questions et ressentis avec mes interlocuteurs, de découvrir enfin que, sur un territoire de moins de 100km² (un triangle entre Angoulême et Limoges) et de 80 000 habitants, il y avait une « micro-société alternative » qui se mettait en place.

2. Descriptifs des projets

Au fur et à mesure de mes entretiens, je me suis rendu compte que ces projets étaient à la fois, pluriels dans leur objet, et complémentaires dans les facettes de transformation qu'ils pouvaient interroger de notre modèle de société. Or, les personnes qui les réalisent ne se connaissent pas forcément et n'habitent pas au même endroit. En revanche, on le verra dans la partie sur les trajectoires, elles ont en commun de venir de grandes villes, au moment de la crise Covid, et de choisir de réaliser leurs aspirations dans ce territoire rural. Il y a 4 projets « collectifs » et 3 projets « individuels ». Ils sont dans les 2 et 3 premières années de leur réalisation et, pour les projets collectifs, portés par des bénévoles.

Les 4 projets « collectifs » : Le centre de santé communautaire, le maraîchage bio, le groupement forestier citoyen et le tiers lieu culturel.

1) Le centre de santé communautaire autogéré :

J'interview un des membres du collectif qui participe au projet d'ouverture d'un centre de santé communautaire, avec une médecin, une infirmière et une psychomotricienne... Il a fait des études en philosophie et sciences politiques, a eu une expérience de woofing¹ dans plusieurs endroits en France et fait actuellement une formation de médiateur de santé. Le groupe fondateur est composé en grande partie par un « collectif de vie » qui a déjà l'expérience d'une co location avec des « groupes de parole » pour gérer les tensions, un jardin partagé et la création d'une épicerie autogérée dans leur village. En 2022/2023, le projet de santé est en cours de montage (auprès de l'ARS) et son ouverture est prévu en 2025. Il est pensé dans une cohérence globale et à partir d'une charte de valeur (premières étapes de réflexion/discussion) qui articule les dimensions de l'approche de soin, du travail et de la gouvernance (voir point 4). Il s'inspire également d'expériences existantes (*Château en santé* à Marseille, Grenoble, Saint Denis) dans des périphéries urbaines « *un modèle de structures de santé alternatives pour des populations défavorisées* » et qu'il s'agit de transposer dans un milieu rural et un désert médical. Le groupe fondateur réalise une enquête qualitative (questionnaires distribués dans les commerces et à la poste, discussion sur le marché) auprès des habitants, des élus et des professionnels de santé locaux. Il associe peu à peu des professionnels de la santé à la conception du projet, surtout dans les milieux alternatifs. Les retours des habitants (70 réponses au questionnaire) font ressortir « *une unanimité* » dans le besoin d'accès à une offre de soins, même si les questions qui portent sur la santé mentale sont vécues comme intrusives « *c'est un peu intrusif de demander est-ce que vous vous sentez en forme psychologiquement* ». Les professionnels de santé sont très favorables à l'ouverture du centre de santé car « *il y a un besoin énorme, rejoignez-nous s'il vous plait* » ; du côté des mairies, quel que soit la nature autogérée ou pas du projet de santé, c'est la « *porte grand ouverte ; on a besoin de médecins, il faut absolument qu'il y ait des praticiens qui viennent* ». En 2024 le groupe obtient des subventions de la Région ce qui lui permet de financer un mi-temps salarié, et l'accord d'une commune pour s'installer dans des locaux municipaux. Il poursuit son travail de sensibilisation et d'animation autour de son projet et dans plusieurs lieux du territoire. Le médiateur de santé que j'ai interviewé fait un stage dans un centre de santé communautaire à Toulouse.

¹ Woofing est une expérience d'initiation à l'agriculture paysanne dans des fermes et avec, comme contrepartie, le gîte et le couvert

2) Le Groupement Forestier Citoyen et Écologique (dit *Lu Picatau*)

J'interviewe un des piliers du collectif qui a créé le groupement en 2019 avec, à l'origine, l'objectif de lutter contre les « coupes rases d'arbres ». Il a un emploi de cadre dans une entreprise à Angoulême et transpose un grand nombre de ses pratiques professionnelles dans l'organisation du groupement (ex. automatisation de tâches de gestion, relations avec les acteurs locaux). Le déclencheur de son engagement a été de constater « *le désastre au niveau de la biodiversité* » de cette pratique industrielle de sylviculture, avec des machines qui arrachent et débitent des arbres en un temps record et sur de grandes surfaces, qui est majoritaire dans une région très boisée (45% de la surface du territoire) et destructive pour la biodiversité. Constitué en société civile, le groupement achète des parcelles de forêt avec pour objectif de protéger la biodiversité et les ressources en eau. L'acquisition des parts est d'un minimum de cent euros « *une part citoyenne* » et permet d'avoir accès aux décisions à part égale « *on est tous copropriétaires des forêts qu'on achète mais on n'est pas tous égaux au niveau de notre capacité financière* ». Le groupement a une gouvernance démocratique avec l'AG annuelle comme instance de décision des orientations et qui réunit les bénévoles locaux, avec des cercles de « référents de parcelles » pour en étudier la biodiversité et faire des propositions de gestion à l'AG. Il associe également un deuxième cercle de « bénévoles chercheurs » qui sont partout en France, ne participent pas aux décisions mais apportent leurs expertises sur le sujet de « *l'homme et la place de l'homme dans la nature* ». Ces expertises « *des écologues, des naturalistes, des botanistes, des hydrologues, des spécialistes de l'acoustique des forêts* » sont utilisées pour monter des dossiers auprès des acteurs locaux ou encore organiser des « *cafés forêt en ville* ». Enfin, le groupement forestier citoyen est en lien avec un écosystème local, par exemple : pour être associé au Plan Climat/air/énergie territoriale de la communauté de commune, pour tisser des coopérations avec le syndicat des eaux ou le Parc naturel du Limousin ou encore dialoguer avec les chasseurs. Il fait également partie du réseau national des groupements forestiers citoyennes et écologiques (très différents des autres types de groupements qui n'ont pas forcément une vocation écologique)

3) Le Tiers lieu culturel (dit *La Baleine à Bascule*)

J'interviewe le couple porteur du projet et qui s'est installé dans la région en 2021 ; il a acheté une maison dans un village parce qu'elle avait « *3 granges qui faisaient rêvées* » à des activités possibles autour du lien et de la culture. Elle et lui ont une expérience artistique et de gestion d'une entreprise dans la production culturelle, qui a été transmise à leurs associés. Dès leur arrivée dans le village, ils ont ouvert des chambres d'hôtes et pas mal discuté autour d'eux de leur projet de restaurant/tiers lieu culturel ; à cette occasion, ils découvrent qu'il y a eu un échec traumatisant d'un espace culturel « *dans la nature* » qui a dû fermer car rejeté par les locaux (4 ou 5 ans auparavant) ; mais ces discussions ont aussi eu pour effet de mobiliser des gens qui avaient envie de franchir le pas de la création d'un lieu culturel, et pas seulement ceux et celles qui avaient vécu cet

échec. Ce sont donc ces personnes « *fortement motivées* » et bénévoles qui constituent l'équipe fondatrice du projet (une association) et contribuent à sa conception tout le long de l'année 2022/2023. L'objectif est d'ouvrir également les espaces attenants au restaurant (les 3 granges !) pour pouvoir y accueillir des activités qui fassent vivre le lien social et la solidarité « *que ces gens très différents puissent se croiser, boire un coup ensemble, discuter et que ça casse un peu ces espèces de communautés très fermées qui existent ici et qui se renvoient des images les unes envers les autres* ». Pour sortir de l'entre soi, et des images que se renvoient mutuellement les alternatifs nouveaux arrivants sur le territoire et les natifs souvent âgés, le projet est de faire de la place à la diversité (voir point 4) Cette diversité s'incarne dans la notion de « *lieu hybride* », avec de multiples activités et la culture comme vecteur de liens sociaux.

Le restaurant ouvre en octobre 2023, 4 jours par semaine et avec 2 salariés, un cuisinier et une serveuse. Il démarre son activité culturelle avec des concerts de musique et « *à guichets fermés* ». En 2024, il s'agrandit, avec l'aménagement d'autres espaces (jardin potager pour le restaurant, salle de théâtre, de co working) et l'organisation de débats et discussions. Des inquiétudes et des tensions émergent, principalement de la part des commerçants du village, qui craignent une concurrence et se demandent si le restaurant « *paie ses charges* ». Pour le couple, elles se dissiperont avec le temps et le dialogue.

4) Le maraîchage bio

J'interview le maraîcher (ancien intermittent du spectacle) qui a démarré son activité en 2020, après avoir passé quitter la région parisienne au moment de la crise covid et passé 1 an à apprendre le maraîchage dans une ferme du coin. Il a des pratiques respectueuses de la terre - traction animale, respect du cycle de culture - et le projet d'expérimenter par étape, une autonomie alimentaire sur un petit territoire. Il est propriétaire de son terrain, habite une caravane sans douche et chauffage, et construit un hangar dans lequel il organise, une fois tous les 15 jours, « *le marché festif* » où se côtoient plusieurs populations, les alternatifs, les chasseurs, les agriculteurs du coin. Il met en place des dynamiques collectives qui lui permettent de réduire la pénibilité importante de son travail de maraîcher et de construire pas à pas son projet de « *coopérative intégrale* »² : les coups de main « humains » donnés par son entourage, le bout de terrain qu'il prête « pour usage » à un charpentier qui fabrique des roulottes, la mutualisation de ses cultures avec 2 autres fermes dans le but de créer le pôle maraîchage de cette coopérative, de produire le plus possible de la gratuité et de

² Fait référence aux expériences catalanes et basques de « mise en réseau d'alternatives locales » capables de répondre aux besoins individuels et collectifs à une grande échelle et en se passant du marché. Ce réseau d'activités peut regrouper : des coopératives de production agricoles, des ateliers de transformation alimentaire et de récupération, des épiceries solidaires, une banque autogérée qui prête sans intérêts, des services à la santé et des logements gérés par les usagers.

stabiliser son revenu de maraîcher (voir [point 4](#)) ; pour l'instant il touche le RSA agricole (800 euros par mois) et vend ses produits sur le marché.

Les 3 projets individuels, mais pas seul.es : deux femmes et un homme.

Ces 3 projets d'installation en Périgord Vert ont en commun d'illustrer la notion de résilience et, de manière plus précise, de voir des pratiques individuelles qui tendent vers l'autonomie alimentaire et énergétique « à son échelle ». Cela veut dire être centré sur ses besoins essentiels (primaires et relationnels) et organiser son territoire pour répondre à ses besoins. Cela rejoint le concept de territoire de Bruno Latour qui considère que la crise écologique nécessite un renversement de paradigme chez les individus qui doivent réapprendre à faire territoire au travers de leurs besoins. En effet, ce sont nos besoins et nos attachements (ou relations de subsistance) qui délimitent notre territoire « *dites-moi de quoi vous vivez, et je vous dirai jusqu'où s'étend votre terrain de vie* ». C'est en partant de nos besoins primaires pour remonter les chaînes d'approvisionnement (ex les émissions de CO2 importées) que l'on peut délimiter son territoire et opérer des changements dans ses pratiques. Car pour Latour, la capacité d'émancipation des individus dans la crise écologique est de ne pas être « hors sol », de pouvoir sortir de ses dépendances, de décrire ses vulnérabilités pour mieux situer ses capacités d'action ses besoins superficiels, de réattérir³.

Ce sont les 2 femmes que j'ai interviewées qui illustrent le mieux pour moi cette pratique de « faire territoire » autour de ses besoins essentiels. Elles se sont installées en 2022 et chacune de leur côté (elles ne se connaissent pas) sur un terrain dans la forêt et près d'un village. La première femme est arrivée dans la région en 2020, après 10 ans passés dans un organisme territorial d'aménagement du territoire et dans des associations d'éducation populaire. Elle est d'abord passée, pendant 1 an, par une structure alternative (présente depuis 2019) qui accueille des jeunes en transition qui souhaitent renouer une relation à la terre, vivre une expérience collective et choisir peut-être de rester sur le territoire. Cette structure « *un laboratoire d'expérimentation sociale* » (créé par des collapsologues) lui donne l'usage d'un terrain pour qu'elle puisse apprendre la culture vivrière en vue de créer, à terme, une ferme collective. Elle arrêtera ce projet, au bout de quelques mois, déçue des dérives individualistes et de l'absence d'un cadre collectif solide de cette structure qu'elle constate « *acheter des terrains mais pour en faire quoi ?* ». Elle passe son CAP de boulangère et installe son atelier de boulangerie en 2024 dans un village. La deuxième femme a acheté une prairie dans la forêt pour parvenir à l'autosuffisance à son niveau et, à terme, créer un espace d'accueil inclusif dans la forêt pour les femmes et les handicapés « *ceux qui ne peuvent pas lever la pioche et retourner la terre* ». En effet, après une vie professionnelle en tant que cheffe de projet, elle a eu un grave accident qui l'a handicapée et qui lui permet d'avoir une pension

³ Bruno Latour : Où atterrir - comment s'orienter en politique (éd la découverte)

d'invalidité. Sa longue période de convalescence a été l'occasion pour elle de « *rêver et concevoir sa nouvelle vie* ». Elle habite un mobil home et connaît bien les règles sur les habitats légers qu'elle nomme « *les zones d'illégalité informelle* » (par exemple acheter deux parcelles attenantes de terrain qui permettent de changer de place son habitat léger tous les 6 mois). Elle arrive, grâce aux cultures qu'elle réalise (très difficile sur une prairie) à être en quasi-autonomie alimentaire au bout de deux ans et s'approvisionne dans l'épicerie solidaire et autogérée du coin pour les autres produits. Elle s'appuie sur le réseau local important d'entraide, de trocs d'objets et de savoirs faire multiples pour, par exemple : acheter des panneaux solaires comme source d'énergie, des « tonnes à eau », car elle n'a pas l'eau courante dans sa prairie (en attendant un forage), faire une butte artificielle pour la phytoépuration, ou encore profiter du terrain boisé auquel son voisin lui donne accès pour se protéger en cas de grosses chaleurs l'été.

L'homme que j'ai interviewé, vient de la région parisienne et, après des études d'ingénieur, a travaillé « *autour des sites internet et de l'informatique* ». Il s'installe la région en 2019 en passant d'abord dans la structure alternative de maraîchage collective ; puis il achète une maison « *un coup de cœur* » avec l'idée d'en faire un éco lieu pour « *apprendre la résilience alimentaire et avec un collectif de vie* ». Ce projet n'a pas abouti et s'est donc transformé en un projet de construction d'une résilience à l'échelle du territoire. Tout en travaillant à mi-temps, il développe de multiples activités en vue de cet objectif. Il organise dans sa maison, 2 festivals des « *savoirs partagés* » et un espace de « *résidence pour artistes* ». Il participe au GCO qui est une association qui travaille dans la transition écologique et citoyenne. Début 2024 et à l'occasion des élections municipales partielles de son village, il constitue une liste ; 2 sièges (plutôt de gens du coin) seront obtenus, mais aussi des idées de la liste comme le projet de développer la consultation des habitants sur les projets locaux.

3. Caractéristiques des trajectoires et aspirations : Pourquoi quitter la ville et choisir de s'installer dans un territoire rural ?

Les interviewé.es ont des points communs dans la trajectoire de leur vie qui les a conduits à choisir de concrétiser leurs aspirations à une autre vie et une autre société. A part le couple qui a la soixantaine, elles ont entre 30 et 40 ans. Ils ont quitté la grande ville (Bordeaux, Paris, Nantes) au moment de la pandémie 2020/2021 qui a été un accélérateur de prise de conscience sur des questions comme : la capacité des sociétés à répondre aux besoins essentiels comme l'alimentation (surtout chez les plus jeunes), le monde consumériste, agité et individualiste des villes ou encore l'intensité ou le sentiment de solitude au travail que le travail à distance a aggravé. Mais ces aspirations à vivre autrement ne datent pas de la pandémie ; elles ont mûries depuis longtemps, par des réflexions, des expériences de voyages et de woofing pour les plus jeunes, pour chercher son territoire et son collectif, et pour pouvoir en délimiter la concrétisation « *j'étais beaucoup dans la théorie, dans l'analyse, comprendre pourquoi, essayer de donner des réponses et, à un moment, je me suis dit arrêtes de parler, il faut que tu*

agisses ». De ce point de vue, le Périgord Vert n'est pas seulement une « *région coup de cœur* » et pas trop onéreuse au niveau du foncier ; elle est surtout inspirante et représente un « champ des possibles » pour concrétiser ses engagements. Dans la réalisation des projets, la dimension écologique prend une place importante, comme c'est le cas de l'association de lutte contre les coupes rases ou le maraîchage bio, mais c'est surtout une vision globale de la société qui prime. Elle n'est pas déterminante dans le tiers lieu culturel qui se centre sur le lien social et l'accès à la culture avec un modèle que n'est pas celui des « *grands opérateurs culturels* » Elle n'est pas centrale dans le projet de centre de santé communautaire qui cherche à mettre en place une approche globale de la santé et du soin. Tous ces projets, qu'ils se réalisent à l'échelle individuelle ou collective, sont des projets de transformation sociale et subjective. Ce n'est pas seulement le fait d'aller habiter près de la nature qui compte, c'est de pouvoir changer, à son échelle et à celle de la société.

4. Les « facettes de transformation » des projets et leur complémentarité

Mon intention, au travers de l'exploration des projets et de ce qui conduisait des hommes et des femmes venant de la ville à concrétiser des engagements sociétaux sur un territoire rural, a été de mieux saisir les formes concrètes d'une transformation sociale. J'ai cherché à comprendre ce qu'elles cherchaient à changer, au regard des normes dominantes de notre société et des crises systémiques dans lesquelles elle est rentrée ; quels étaient les nouveaux savoirs qu'elles construisaient et par quel imaginaire elles étaient portées.

Quelques repères conceptuels sur les transformations socio historiques :

Avant de présenter quelques facettes de transformation qui m'ont le plus frappées dans les récits, il me semble important de rappeler les apports de penseurs comme Castoriadis, Morin ou Arendt sur les crises historiques que traversent les sociétés ; ils m'ont aidé à construire ma pensée sur la période que nous traversons mais aussi à entretenir l'espoir en l'humanité. Le point commun de leurs apports est dans ce qu'ils appellent les « brèches » qui sont ces moments ou événements qui bousculent l'ordre du temps et restructurent le lien entre passé, présent et futur (La libération, Mai 68, la crise Covid). Pour Hanna Arendt, ce temps suspendu est un « étrange entre deux » dans lequel les acteurs et les témoins prennent conscience que ce temps est déterminé par des choses qui ne sont plus mais aussi par des choses que ne sont pas encore. Ces « points d'intersection », entre un passé qui ne détermine plus complètement le présent et un futur qui est encore illisible sont pour Hannah Arendt un champ de bataille de la pensée avec deux forces « un passé qui pousse le futur et un futur qui lui barre la route »⁴. Pour Castoriadis cette brèche⁵ est porteuse d'un nouvel imaginaire et constitutive de l'expérience de l'autonomie. En effet, ce philosophe et psychanalyste a inventé un

⁴ Hannah Arendt - La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique chez folio (2018)

⁵ Edgar Morin, Claude Lefort et Cornélius Castoriadis – Mai 68, la brèche, suivi de vingt ans après (1988)

concept central pour comprendre la dimension socio historique de transformation des sociétés ; celui d’imaginaire ou « signifiants sociaux » (symboles et normes) qui traversent une société et autour desquels se structurent les représentations et les conduites des individus. Au moment des crises, ces déterminants sont « remaniés » par les individus, un nouvel imaginaire est incarné dans des pratiques ou capacités instituant que l’auteur nomme « praxis ». Ces « nouvelles pratiques », souvent à la marge du système, ont un caractère d’émancipation car elles développent des « capacités à agir par soi-même » et sortent des normes de conduite dominantes de ce que le philosophe appelle l’institué. L’autonomie est possible quand les individus (ou une société) sentent qu’ils ne sont plus pris dans les déterminants anciens (c’est l’hétéronomie) mais peuvent agir de manière autoréférentielle, c’est à dire en créant eux-mêmes leurs propres institutions. Ils peuvent avoir un imaginaire, le traduire dans leurs projets et leurs pratiques, exercer leur désir de liberté et de créativité sans être enfermés dans un passé qui les aliène. Par exemple, plutôt dépendre des contraintes physiques de la terre et des aléas climatiques que de celles d’un ancien boulot, plutôt avoir une vie sobre qu’une vie qui n’a pas de sens, plutôt tisser des liens de solidarité que de vivre dans une société qui crée de l’exclusion, plutôt agir et faire que vivre l’angoisse des temps incertains. Pour Edgar Morin⁶, une crise redéploie la dialectique entre l’ordre et le désordre, entre le système et ses alternatives. L’événement perturbateur et imprévisible (comme c’est le cas du Covid) provoque une bifurcation, c’est à dire un changement irréversible, une métamorphose dont les prémices ou signes avant-coureur existent déjà dans la société dans ce que l’on peut appeler les « expériences alternatives ».

Les facettes de transformation des projets :

1) Sortir la nature et l’alimentation des relations marchandes

Dans les projets du groupement forestier citoyen et du maraîchage, il y a l’intention de sortir des relations marchandes, des biens essentiels comme la nature et l’alimentation. Pour préserver la biodiversité d’une forêt, il faut changer la relation de l’homme à la nature. Pour préserver la capacité d’une société à s’alimenter et le droit à l’alimentation pour tous, il faut changer les modes de production agricole ou de circulation des marchandises, raisonner « réponse à des besoins essentiels » plutôt que valeur marchande.

Au niveau du *groupement forestier citoyen*, sortir la nature de l’univers marchand, c’est déjà l’extraire des valeurs financières : les parts de parcelles achetées par les citoyens ne sont pas des sources d’enrichissement personnel « *tu n’auras pas de dividende si tu viens, donc si tu investis c’est juste pour la nature* ». Elles deviennent le terrain pour observer la biodiversité avec l’organisation de « sorties en forêt » (J’ai eu la joie d’en faire une !) dans lesquelles on observe et apprend tous les indices de préservation de la biodiversité de la forêt ; ces sorties, qui réunissent les référents de parcelles et sont ouvertes à d’autres, sont aussi l’occasion de récolter des informations

⁶ Edgar Morin Sur la crise. Pour une crisologie, suivi d’Où va le monde ? chez Flammarion (2020)

que vont guider les décisions d'achat d'hectares. Par ailleurs, d'autres pratiques ont aussi pour objectif d'asseoir la légitimité du groupement dans son écosystème local, d'être « *des citoyens pro* » ; par exemple, en s'appuyant sur un réseau de scientifiques aux multiples disciplines qui travaillent sur la biodiversité et dont les compétences contribuent à alimenter les dossiers du groupement et les liens avec les acteurs territoriaux.

Dans le projet du *marâcher* de sortir l'alimentation du monde marchand, c'est déjà de trouver un moyen de produire le plus possible de gratuité en s'inspirant des expériences de coopératives intégrales qui séparent le produit de sa valeur sur le marché. Il s'agit de produire suffisamment de quantité et de qualité pour arriver à faire de la gratuité, au moins en partie « *pas forcément à 100%, on va avoir des ratio* », dont les membres de la coopérative sont bénéficiaires. Ce modèle fonctionne grâce à l'appui des bénévoles et membres de la coopérative qui viennent apporter « *leur temps disponible et leur force de travail et parce qu'ils adhèrent au projet* ». L'enjeu est de parvenir à un équilibre et une réciprocité de réponse aux besoins. Les contributeurs donnent leur temps libre mais apprennent le fonctionnement des fermes « *de manière assez intime* » et le marâcher « *gagne du temps de vie et du temps pour mieux s'occuper de la terre* », car le marâchage est une activité très prenante et avec des revenus aléatoires « *pouvoir se libérer de l'angoisse du revenu* ». Aujourd'hui, le marâcher vend ses produits au marché, mutualise ses cultures avec 3 fermes avoisinantes et construit le modèle de la coopérative intégrale avec une quarantaine les membres qui adhèrent au projet.

2) Sortir la santé d'un modèle marchand et technique

Le projet du *centre de santé communautaire autogéré* a comme point commun avec d'autres projets en Périgord vert (marâchage, épicerie solidaire et autogérée) de vouloir rendre cohérentes les pratiques avec une vision globale de la société proche du modèle de l'autogestion. Je suis frappée par la proximité entre les discours sur l'autonomie (alimentaire, énergétique, capacité à fabriquer si même) et celui de Castoriadis sur l'autonomie des individus, c'est-à-dire leur capacité à s'émanciper par ce qu'il appelle la praxis ou la capacité à instituer de nouvelles normes/pratiques sociales, tant dans la vie quotidienne que dans les institutions (école, famille, économie, gouvernance). Le projet du centre de santé illustre le mieux pour moi cette vision de transformation à la fois sociale et subjective à mettre en œuvre. Sa vocation est d'être « *un centre de santé polyvalent, associatif, et qu'on définit aussi comme autogéré et communautaire* ». Elle se traduit par une approche globale du soin « *c'est-à-dire pas juste au sens physique mais aussi au sens psychologique et social* », avec des pratiques comme les groupes de parole (usagers, soignants), et une invitation des usagers à participer au fonctionnement du centre ; également par une approche qui intègre la dimension du savoir dans la relation du patient au professionnel de santé « *une pratique du soin qui soit moins hiérarchique...des échanges et des espaces de discussions autour des différentes pratiques thérapeutiques, autour des savoirs aussi populaires* ». Cette cohérence recherchée entre des pratiques et la vision d'une société autogérée s'applique aussi aux

conditions de travail, puisqu'il s'agit de ne pas rentrer dans l'intensité du travail, à l'égalité des salaires entre soignants et administratifs et à une gouvernance horizontale. Cette approche, qui met en relation la vision et la pratique, est aussi une approche critique car les porteurs du projet ont bien conscience qu'il faut travailler les écarts entre d'une part, leur conception du soin et du fonctionnement du centre et, d'autre part, les attentes d'une population centrées sur l'accès à une offre de soin dans un désert médical « *quelque chose est à repenser sur comme on fait un centre de santé communautaire autogéré, avec ces grands mots très politisés, dans un territoire qui n'est ni très politisé, ni très peuplé* ».

3) Sortir de l'entre soi/Faire territoire avec les natifs

Le projet de *tiers lieu culturel* illustre bien une préoccupation partagée par les porteurs des autres projets, celle de rencontrer les natifs du territoire et de sortir dans ce qu'ils nomment « l'entre soi ». Les relations avec les habitants du territoire, âgés et d'origine paysanne, sont vécues globalement sur le registre de l'acceptabilité mutuelle mais cela n'évite pas les préjugés et les tensions entre les nouveaux arrivants et les natifs, voir des réactions d'hostilité de la part de ces derniers et qui ont laissé des traces traumatisantes (ex-fermeture d'un lieu culturel alternatif). Les fondateurs du tiers lieu culturel sont attentifs à déconstruire les préjugés en « allant vers » et en communiquant sur leurs intentions, en ayant une posture d'humilité (pas de donneur de leçons) dans leur façon de parler de leur projet. L'enjeu pour eux est à la fois d'éviter d'être assigné à une place et d'oser être eux-mêmes dans leur proposition de lieu hybride « où le monde se rencontre et peut parler à tout le monde ». Dans leurs perceptions et dans leurs valeurs, si on veut « *faire société autrement avec la nouvelle donne de l'écologie, il faut faire un corps social local, c'est déterminant* ».

4) Avoir la capacité de vivre/se préparer à la résilience

Autant les projets collectifs mettent la lumière sur des pratiques qui touchent des transformations à caractère sociétal dans, le rapport à la nature, à l'alimentation, à la culture ou à la santé, autant les projets individuels touchent aux transformations dans la vie quotidienne. De ce point de vue, Bruno Latour fait le lien entre la crise climatique et les questions de subsistance qu'elle pose à l'échelle individuelle. Il dit qu'une terre habitable est une terre dans laquelle on peut subsister que si chacun prend conscience de ses dépendances ou vulnérabilités et qui vont délimiter son territoire ; autrement dit, la crise écologique nécessite un renversement de paradigme chez les individus qui doivent réapprendre à faire territoire au travers de leurs besoins. Dans l'exemple des 2 femmes qui habitent dans une prairie, leur subsistance ou leur capacité à vivre de manière la plus autonome possible et « à leur échelle », dépend de la manière avec laquelle elles organisent leur territoire autour de leurs besoins essentiels : les trocs, les maillages des savoirs faire et services rendus, les liens de solidarité ; mais elle est aussi dans leur choix d'une vie très sobre dans laquelle il faut apprendre le Réel c'est-à-dire, l'usage de l'eau « *j'ai appris à fonctionner avec 10 litres d'eau par jour, douche comprise* », à vivre avec les intempéries qui créent des fuites d'eau dans son habitat léger ou à isoler sa caravane

pour ne pas avoir trop froid l'hiver. De ce point de vue, je fais l'hypothèse que les tensions qui peuvent exister entre ces nouveaux arrivants au mode de vie sobre et solidaire, et les natifs du territoire peuvent être liées à ces écarts dans le mode de vie. Dans l'exemple de l'homme qui « *se sent alternatif dans ma pensée mais pas dans mon mode de vie (habitat, transport)* », ses engagements associatifs visent à organiser la résilience sur le territoire, ce qui veut dire, entretenir des réseaux, investir des structures politiques locales (conseil de développement durable de la communauté de communes ou sa commune). Pour lui, la résilience c'est « *comment on va, comment on peut tenir bon face à une crise* ».

5. Pour conclure : collectif et démocratie

« *Il y a assurément un autre monde, mais il est dans celui-ci et, pour atteindre sa pleine perfection, il faut qu'il soit bien reconnu* ». Je retrouve, dans cette citation de Paul Éluard, mon envie d'explorer un autre monde que j'ai trouvé en Périgord Vert, de le faire connaître et d'en partager les enseignements avec d'autres expériences qui existent ailleurs ; qu'elles puissent nourrir les imaginaires et les envies d'engagement, comme cela a été mon cas.

Je n'ai pas évoqué et je voudrais conclure sur une des facettes fondamentales de transformation d'une société que ces projets me semblent incarner dans leur Réel, celle du collectif et de la démocratie, car ces dimensions sont très présentes dans les imaginaires et les pratiques. Le collectif est pensé « *la manière dont on fait les choses est sans doute plus importante que ce que l'on fait* », et expérimenté dans ses fonctions de régulation des tensions (groupes de parole, comité éthique pour traiter les litiges entre associés), d'appartenance autour de valeurs communes et déclinées en pratiques, et de soutien des projets individuels. Les individus portent les projets qui portent les individus, leur énergie, leur potentiel, comme leurs fragilités ; car il arrive qu'il y ait un sentiment d'usure liés aux engagements, aux doutes, aux essais erreurs de ce qui est expérimenté. Il rend possible l'exercice de la démocratie dans ses fonctions de dialogue, de circulation des idées et des émotions, d'expression des désaccords. L'esprit de la démocratie s'incarne aussi dans la recherche d'une équité (salaires du centre de santé, prix des parts du groupement forestier), dans la décision collégiale ou encore dans la recherche pour mettre en place les conditions d'une altérité, avec l'autre qui habite le territoire depuis longtemps. Elle s'incarne aussi dans ce que j'appelle une culture de l'expérimentation, avec une bonne dose d'informel « *on ne va pas se dépêcher de trop formaliser les choses* », car ce sont les situations rencontrées et la maturation de collectif qui vont aider à produire des règles « *on ne peut pas dire, qu'à un moment donné, on a trouvé le bon type de décision car il y a une adaptation permanente à avoir en fonction de nouvelles conditions* ».